

Annexe n°2  
**Cette matinée d'été qui nous fit bacheliers...**

- Vous allez être admissible à votre examen, m'annonça Jean-Paul Sartre. Les résultats seront affichés ce soir, au Lycée. De plus, vous avez fait une bonne épreuve de philosophie, singulière à ses yeux, à ce que me dit mon collègue de Rouen, M. T... Il se réserve de vous interroger à l'oral, particulièrement à fond.

Et il ajouta :

- M. T... ne m'aime pas beaucoup. Il vous posera des questions de métaphysique. Vous connaissez votre métaphysique ?

- Un peu, Monsieur, balbutiai-je.

- C'est bon, me dit Sartre. Voici ce que nous allons faire. La veille de votre oral, à Rouen, vous vous logez à l'hôtel d'A... Vous y aurez une chambre à dix francs. Je viens vous y voir après dîner, nous prenons le thé ensemble et nous revoyons la métaphysique en deux heures.

Diable ! Il n'en fallait guère plus pour m'inquiéter. Qui était ce Monsieur T... dont Monsieur Sartre savait qu'il lui était hostile ? Du coup, je me sentais, moi aussi et d'avance, hostile à mon prochain juge. Quelle idée avait-il eue de trouver si singulier mon devoir, au milieu de tant d'autres et d'en prendre prétexte pour vouloir me sonder au plus profond du cœur, des reins et des rudiments d'une science philosophique qui, bien qu'éclairée par Sartre, ne laissait pas de m'être fragile ! Vrai, les perspectives n'eussent pas été réjouissantes si la témérité de la jeunesse n'en eût compensé le tourment et surtout si la confiance totale et l'admiration que nous portions à Monsieur Sartre ne nous eussent servi de sésame.

La veille de l'examen, nous revîmes la métaphysique en deux heures. Avant de nous séparer, Sartre me dit :

- Maintenant, dormez. Et demain, soyez seulement vous-même. Vous avez été mon élève pendant un an. Vous vous savez donc responsable. Ne vous laissez pas enfermer par M. T... qui se complaira peut-être à un persiflage qui, à travers vous, s'adressera à moi. Discutez au besoin, posément mais pied à pied et ne vous laissez en aucun cas désarçonner.

Au surplus, ajouta-t-il, je serai dans une salle voisine. J'interroge les élèves de M. T... Dès que vous en aurez fini avec lui, venez aussitôt me dire comment les choses se sont passées.

- Monsieur Le Sidaner, me dit M. T..., j'ai pris intérêt à votre devoir de philosophie. Ma note en témoigne. La morale du plaisir n'aurait donc pour vous plus de secrets. Asseyez-vous donc.

L'accueil se voulait aimable, les mots, à double sens. M. T... était doté d'un visage de bel homme très assuré, d'un trait de moustache intentionnellement spirituel, d'un regard aigu à la flamme inquiétante que la permanence du sourire étudié n'arrivait pas à démentir. L'oral étant public, il était entouré d'une couronne de dames et de demoiselles, complaisantes à ne rien perdre des mots et des saillies du Maître. Et cet environnement ne me disait rien qui vaille.

- Ainsi, commença M. T... en prenant aise sur sa chaise et d'une voix où le sarcasme voilait mal le reste de politesse, vous êtes élève de Monsieur Sartre ?

- Oui, Monsieur, dis-je.

Les yeux nets, je sentis grandir en moi ma résolution de faire front. « *Soyez seulement vous-même* », m'avait recommandé Sartre. Il n'était plus nécessaire de me le dire deux fois.

- Bien... bien... élève de Monsieur Sartre, poursuivit-il avec une lenteur menaçante, je vois... Vous connaissez votre métaphysique, naturellement, ajouta-t-il ex abrupto, sans que je puisse déterminer s'il s'agissait d'une question ou d'une affirmation qui m'eût paru, hélas, bien présomptueuse.

- Un peu, Monsieur, répondis-je.

La lèvre supérieure de M. T... se plissa et frémit d'aise. Les ondes de ce frémissement se propagèrent vers ces dames et demoiselles, qui s'agitèrent. Elles allaient vivre un grand moment.

- Eh bien ! Dit M. T..., nous allons voir cela. Parlez-moi donc de la notion de responsabilité en matière métaphysique, dans la philosophie cartésienne, en choisissant thèmes et exemples dans les « *Méditations* ».

Je pâlis. Le piège était tendu et difficile à déjouer. Sous cette forme, la question était hors de ma portée et sans doute d'un quelconque élève d'une première année de philosophie, sauf à s'adresser à l'un de ces génies scolaires qu'engendre parfois l'« *alma mater* ». Et moi, j'étais loin du compte ! Ceci me rappelait ce que racontait Sartre, lorsqu'avec ses camarades de l'École Normale Supérieure, ils s'ingéniaient à traiter des sujets de devoir du genre de celui-ci :

« *Rapports et différences entre la notion de concept et le concept de notion* ».

Avec Sartre, nous avons étudié les « *Méditations* ». Je m'en tins aux explications qu'il nous en avait proposées. Et tandis que je tentais, maladroitement sans doute, de les ramener aussi près que possible à la question posée, la moue de M. T... devenait de plus en plus apparente et significative. De temps en temps, il hochait la tête et levait les yeux au ciel. Parfois, il posait une question brève, propre à me faire perdre un fil qu'Ariane elle-même n'aurait su tenir. Je percevais de loin en loin un rire étouffé et cruel, sortant des lèvres d'une de ces dames et demoiselles de la Cour.

L'épreuve se prolongea durant trois quarts d'heure. Elle fut agrémentée, avant qu'elle ne s'achève et par une bienveillance souveraine du Maître, d'une ou deux questions supplémentaires, qui me furent plus aisées.

Enfin, M. T... s'ébroua.

- Mon cher, professa-t-il, voilà bien ce que je pensais devoir attendre d'un élève de Monsieur Sartre. Je crains malheureusement que nous ne soyons obligés de nous revoir à la session d'Octobre. Voyez votre « *Cuvillier* » et allez dire à votre Maître qu'il vous apprenne la métaphysique.

Je me levai, aussi dignement que possible. Je saluai brièvement. J'étais intérieurement effondré, sans plus entendre commentaires et chuchotements accompagnant mon départ et qui avaient l'heur de ravir la féminine couronne.

Je me mis à la recherche de Sartre. Effectivement, il se tenait dans une salle voisine. Assis devant une table, il dialoguait avec un grand gaillard aux cheveux blonds, aux épaules voûtées. C'était, je le sus plus tard, le fils d'un avoué de la ville.

Sartre m'aperçut, me fit signe de m'approcher, interrompit l'interrogatoire du candidat blond.

- Un instant, je vous prie, lui dit-il.

Et à moi, le regard tendu :

- Alors ?

- Eh bien ! Monsieur, dis-je d'une voix désolée, c'est manqué.

Sartre se leva. Il n'avait pas l'air content. Sa voix se fit basse et rapide.

- Que vous a-t-il demandé ?

Je le lui dis.

- Que lui avez-vous répondu ?

Je le lui dis encore.

Il parut réfléchir profondément. Les trois rides de son front se creusèrent un peu plus.

- C'est bon, trancha-t-il. Suivez-moi.

Et à l'élève interrogé, qui observait tout cela d'un œil craintivement surpris, il lança :

- Vous, attendez-moi un instant.

Sartre se dirigea d'un pas décidé vers la salle où M. T... continuait d'offrir. M. T... passait au crible essentiel du martyr un de mes camarades de classe dont le visage défait laissait clairement entendre que les choses n'allaient pas mieux pour lui qu'elles ne l'avaient été pour moi.

- Monsieur T..., dit Sartre, puis-je vous interrompre un moment ?

Le visage de M. T... se colora un peu, avant qu'il ne se crispe sur un sourire supérieurement contraint.

- Je vous en prie, mon cher Collègue, répondit-il avec une courtoisie affectée.

La Cour eut un nouveau frémissement. Décidément, cette matinée était pleine d'un délicieux imprévu. Quant à moi, immobile à quelques pas, plein d'espérance angoissée, je tentais vainement de me faire oublier.

- Monsieur T..., dit Sartre, si vous êtes résolu à coller à cet examen mes bons élèves, il faut le proclamer clairement. Que vous ne m'aimiez pas, c'est là votre affaire et même votre droit. Que vous vous payiez, avec usure, sur des jeunes gens dont, mieux que vous-même, je connais le travail et le sérieux, de l'aversion que je vous inspire, est indigne de l'Université. Entre eux et nous, le jeu n'est pas égal et vous le savez. J'abomine le chantage, plus encore l'hypocrisie. Mais que diriez-vous, alors que j'interroge vos propres élèves, si je les contraignais à subir une épreuve analogue à celle que vous avait fait subir à celui-ci ?

- Comment ! Se déchaîna M. T... Comment osez-vous ? Je suis ici le seul maître de mon jugement. Ce n'est d'ailleurs pas d'insuffisance que j'accuse vos élèves, et particulièrement celui-ci, persifla-t-il en me désignant, mais d'une contre-façon dans l'esprit si singulière, que je la

juge dangereuse à notre enseignement traditionnel, comme à leur avenir. Je ne saurais l'admettre et vous en tiens, Monsieur, pour responsable.

- Nous y voici donc, dit Sartre d'un ton pénétré.

La discussion se poursuivit derechef, mais sur un mode beaucoup plus confidentiel. Finalement, les adversaires se séparèrent. Le visage de M. Sartre était serein, celui de M. T... encore rouge d'irritation.

- Revenez avec moi, me dit Sartre.

- C'est que, Monsieur, il me reste encore des épreuves à passer.

- Aucune importance. Revenez avec moi.

Nous revînmes dans la salle où le grand blond, provisoirement abandonné, attendait que son destin de candidat reprît le cours normal des choses. Il était là, patient, vaguement inquiet, l'air largement incompréhensif.

- Restez, me dit Sartre.

Je me tins debout près de lui.

- Reprenons, dit Sartre à son candidat. Voyons, sur quoi vous interrogeais-je ?

- Sur l'« *émotion* », Monsieur, répondit le grand blond.

- C'est exact. Eh bien ! Passons à autre chose. À propos vous êtes élève de M. T...

- Oui, Monsieur, répondit-il sans méfiance.

- Alors, vous connaissez votre métaphysique ?

Le grand blond tressaillit visiblement.

- Un peu, Monsieur, avoua-t-il.

- C'est bon, nous allons voir cela.

Quelques minutes d'un combat sans espoir et le candidat, désarçonné, faisait peine à voir. Ses yeux implorants, affolés, en appelaient à la délivrance et c'est à peine s'il pouvait parler. Encore que, sur les conseils de Sartre et telle la chèvre de Monsieur Seguin, j'avais, moi, tenté de résister jusqu'à l'aube, la scène se déroulait presque identique à celle que j'avais vécue.

- Je vous remercie, Monsieur, dit Sartre d'un ton faussement sévère. Un conseil, cependant. Brûlez votre « *Cuvillier* » et allez dire à votre Maître qu'il tâche de vous apprendre la métaphysique.

Et le candidat s'en fut, les épaules encore plus voûtées que de devant, tandis qu'à ma vue Sartre lui accordait une note bien au-dessus de la moyenne.

- À présent, allez donc passer le reste de vos épreuves, dit-il. « *E finita la comedia* ». Plus de souci, la suite me regarde. Nous réglerons nos comptes, M. T... et moi, à la délibération du jury.

Lorsque parut l'appariteur, tenant avec componction la liste des élus, nous faillîmes la lui arracher des mains. Il eut à donner fortement de la voix avant de pouvoir la fixer au mur.

Miracle ! Miracle ! Trois fois miracle ! Nous étions reçus, tous, les élèves de M. Sartre comme ceux de M. T...

Mais l'affaire avait été chaude. Les délibérations ne l'avaient pas été moins. Je sus par la suite que, promis au sort des victimes expiatoires, la pénétrante intelligence de Sartre, alliée à sa résolution, l'avaient totalement emporté sur la bilieuse rancune de M. T... qui ne lui pardonnait pas d'avoir été pour nous un maître exceptionnel et surtout, oui surtout, de nous avoir appris, et ceci pour la vie, que « *l'homme est à faire et que c'est l'homme qui, seul, peut faire l'homme* ».

En cette matinée d'été, qui nous fit bacheliers, déjà, Sartre aurait-il pu écrire, de la même main et manière dont il le fit plus tard au sujet d'un célèbre auteur et pour clôturer un article non moins célèbre des « *Temps Modernes* » :

Dieu n'est pas un artiste. M. T... ne l'était pas non plus.

**Georges Le Sidaner.**